

ce ministère nous arrive un homme de la trempe des Pelletier, Bureau et Veniot.

Il reste aussi beaucoup à faire dans le domaine des documents officiels. Trop souvent leur traduction n'arrive que plusieurs mois après la version anglaise. Ils deviennent alors la plupart du temps inutiles.

On nous dira que pour faire ces traductions il faut recourir au travail des experts. Pour traduire en français de la littérature technique, il faut connaître à fond les matières qui y sont traitées : on s'exposerait autrement à des erreurs et à des contresens.

Nous le savons bien et pour arriver à nous donner en même temps que la version anglaise, la version française, on devra s'attacher les services de pareils experts qui feront de leur traduction technique un travail permanent.

Autrement, il faut recourir au travail supplémentaire, et dans ce cas on ne peut compter sur une date précise.

* * *

D'ailleurs, avec un peu de bonne volonté pourquoi ne réussirait-on pas ? Dans plusieurs ministères, on le fait bien aujourd'hui. Pourquoi, ce qui est possible ici ne le serait-il pas là ?

Le timbre bilingue paraissait bien chose impossible, puisqu'on ne voulait nous le donner. Il est venu et aucune perturbation ne s'est produite ni à Ottawa ni dans le pays.

Félicitons donc M. Veniot de son acte de courage et de justice. Continuons à réclamer ce qui nous manque pour que la constitution canadienne devienne en fait ce qu'elle est en théorie.

Thomas POULIN.

Un Juif milliardaire dit à sa fillette :

— Veux-tu que nous vendions ton petit frère si on nous donnait autant d'or que cette chambre pourrait en contenir ?

— Oh ! non, il ne faut pas le vendre, répond la fillette.

— Cependant, avec tant d'or tu achèterais toutes sortes de choses.

— Oui, mais alors il faut le laisser grandir on le vendra bien plus cher."

Poltron



CE jour-là, les élèves de l'institution Merry avaient été obligés de rester dans le préau couvert à cause de la tempête. La pension se trouvait, en effet, au bord de l'Atlantique, non loin de Georgetown, dans la Caroline du Sud, et ses occupants y jouissaient, d'habitude, d'une assez grande liberté.

Le soir, il sembla que le vent tombait, mais dans la nuit, il redoubla de violence, et, lorsque le jour parut, une mauvaise nouvelle circula : Un navire de commerce s'était brisé sur les rochers voisins.

Le canot de sauvetage fut mis à la mer, et le directeur, M. Merry, partit aux informations. Il laissait la surveillance de la pension à M. Rainbow, son principal, en qui il avait toute confiance. La pluie avait cessé et les élèves furent autorisés à sortir dans la cour à l'heure de la récréation.

A midi, le directeur n'était pas rentré, ce qui surprit le principal. Il pensa qu'il avait voulu assister à la fin du sauvetage, et fit servir le déjeuner.

L'après-midi se passa de façon normale ; les cours se succédèrent comme d'habitude, et l'on atteignit 5 heures du soir sans avoir revu M. Merry.

Cette fois, le principal commença à s'inquiéter. Il fallait qu'il fût arrivé au directeur quelque chose d'extraordinaire.

— Monsieur ! dit à cet instant James Baker, élève de seconde, voulez-vous me permettre d'aller chercher ma pèlerine de caoutchouc qui est restée dans la remise au bout du champ ?

— Allez !... dit M. Rainbow absorbé dans ses pensées, mais ne soyez pas longtemps.

Le champ de jeux où les élèves prenaient leurs ébats deux fois par semaine était situé en bordure de la mer, à une faible distance de l'institut Merry. Il fallait, pour arriver à la remise, traverser le potager, puis, par une petite porte, fermée au loquet, pénétrer dans le vaste espace au bout duquel une construction en planches servait de resserre et d'abri en cas de pluie.

La nuit commençait à venir (car on était en novembre), et James Baker, qui avait à peine quinze ans, était désagréablement impressionné. Le mugissement du vent, joint au bruit des flots qui se brisaient sur les rochers, était pour quelque chose dans la malaise qu'il ressentait, mais cela ne suffisait pas à expliquer son trouble. Lui qui, d'habitude, passait pour un garçon froid et réfléchi, était en proie à une peur irraisonnée. Un pressentiment l'avertissait qu'un danger planait sur lui, et sans la crainte du ridicule, il fut volontiers retourné sur ses pas.